

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Terrasse Vinet

Fernand Ouellette

Volume 5, numéro 4 (28), juillet-août 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30252ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, F. (1963). Terrasse Vinet. *Liberté*, 5(4), 343-347.

## Terrasse Vinet

à mes frères

Un quartier est un paysage humain et physique. Et comme tout milieu, il façonne les êtres qui l'habitent. Si je n'avais vécu durant seize ans à *Terrasse Vinet*, serais-je le même homme, le même poète? Non. Je sens trop à quel point ce quartier a coloré ma sensibilité, à quel point il a semé des symboles qui, encore aujourd'hui, scintillent dans ma mémoire. Lorsque pendant des années nous voyons le soleil monter sur le fleuve, ce n'est pas le soleil de Villeray ni le soleil de Rosemont. Un tel soleil, enraciné dans le fleuve, crée une nouvelle lumière qui touche l'eau comme une pluie de diamants. *Terrasse Vinet* a été le lieu de ma renaissance.

J'avais sept ou huit ans, lorsque je m'y rendis pour la première fois. Il fallait prendre un tramway blanc, le no 22, rue Notre-Dame est, à l'intersection de la rue Viau. C'était mon premier tramway blanc. Il avait tout le mystère d'un train de la gare Windsor derrière la baie vitrée, tout l'insolite et l'exotique du tramway de Saint-Lambert. J'avais l'impression de partir pour un continent lointain. C'était une expédition au bout du monde. Le petit tramway devait côtoyer de longs déserts tel que le terrain de l'ancien parc Dominion. Jamais je n'avais vu un tramway rouler si vite. A tout instant, je m'agrippais à la banquette de crainte qu'il ne déraile. Ah! c'était un roulis interminable. Il se donnait des grands airs de navire. Il se payait

des illusions parce qu'il dépassait comme une flèche les lourds paquebots et cargos qui lentement descendaient le fleuve. Pour lui, la rue Notre-Dame se faisait fleuve. Et les usines, les manufactures dressées tout le long, étaient ses quais. Canadian Vickers, Montreal Locomotive Works, Canadian-General Electric, Catelli, Johnson & Johnson, etc. A mi-chemin, les clochers de l'église Saint-François d'Assise de Longue-Pointe brillaient dans le soleil comme des phares. La rue Notre-Dame est n'avait pas de fin. Du moins le tramway blanc n'en vit jamais la fin. Il tournait à la limite de Montréal-Est, rue Georges V, pour revenir vers le terminus Craig ou la place d'Armes. *Terrasse Vinet*, avec un petit terminus, était son dernier domaine. Il s'y reposait toujours un peu, avant de reprendre sa course folle et son vertige.

A l'est, *Terrasse Vinet* est le dernier quartier de Montréal. Vaste territoire, il est aussi borné par de vastes espaces. Au nord, par les carrières de la Canada Cement; à l'est, par les multiples raffineries de l'Imperial Oil, de British American, Shell, Texaco et Petrofina; au sud, par le fleuve et à l'ouest, par Tétraultville. Excroissance de l'industrie qui l'étouffe, il avait dû avoir jadis un visage de village pour villégiature. En effet, la maison que mon père y acheta, rue Bellerive, était une ancienne résidence d'été en bois, avec de vieilles cloisons vernies à l'intérieur. Mais rapidement la traditionnelle maison d'Hochelaga aux balcons extérieurs l'avait envahi. On ne retrouve plus au nord de la rue Notre-Dame que des maisons en briques à deux ou trois étages. Même l'église est en briques rouges et brunes.

Sans aucun doute, le fleuve était le coeur de *Terrasse Vinet*. Notre maison, frêle et fière au fond de la baie, affrontait les lancinants vents d'hiver qui avaient tout le fleuve pour prendre leur accélération et nous frapper avec furie. La voie ferrée du port et un phare à deux étages nous encerclaient. Les monts de Saint-Bruno, de Saint-Hilaire et le clocher de Varennes limitaient notre horizon. Tous les dimanches, du quai de la Canada Cement à l'église de Longue-Pointe, la voie ferrée devenait la promenade du quartier. Une multitude de canots et de hors-bord ancrèrent dans la baie. On n'y vit jamais un yacht. Mais parfois, et c'était notre revanche, des cargos y formaient une chaîne en attendant de pouvoir entrer dans le port. A cause de la proxi-

mité des quais pour pétroliers, souvent la surface de l'eau était recouverte de pétrole. Mais cela n'empêchait pas les jeunes de s'y baigner, ni les vieux d'y pêcher le brochet. Ce n'est que beaucoup plus tard que mon grand-père nous acheta un hors-bord. Celui-ci, comme une baguette de magicien, agrandissait notre espace. Il nous offrait le fleuve. De longs après-midi, mes frères et moi nous avons suivi les navires, leur coupant même la voie avec impudence et témérité. Les îles Boucherville, de l'autre côté du fleuve, s'étiraient comme une banlieue, la banlieue des hors-bord. Tous les véritables natifs du quartier possédaient un canot. C'était l'initiation profonde, l'enracinement dans ce coin de pays. Et l'hiver, le fleuve se métamorphosait en patinoire. Il suffisait de le "désenneiger" un peu. L'apparition des brise-glaces dans le chenal de Montréal-Est, était pour nous le premier signe du printemps, et le grand événement qui attirait les étrangers.

Il arrivait qu'une rame de wagons vides était immobilisée plusieurs jours devant notre demeure. L'ennemie de notre oeil! le haut mur dressé entre le fleuve et lui. Cependant, comme des jouets gigantesques, les wagons-citernes et les wagons de grains nous passionnaient. Surtout les wagons de grains. Alors il n'y avait plus de gang. On assiégeait les wagons. Avec de terribles efforts, la portière colossale finissait par coulisser. Et le wagon devenait notre royaume. Nous pouvions le balayer en toute quiétude, — à moins que des pirates étrangers, plus grands et plus forts, ne survinssent. — Car il restait toujours assez de grains pour remplir plusieurs poches que nous vendions aux éleveurs de poules. Par la suite, les wagons propres redevenaient la propriété du gang. Ils servaient de cellules pour nos prisonniers.

*Terrasse Vinet* avait en lui de l'infini. Les énormes grues des quais, les précipices des carrières de la Canada Cement entourés de cerisiers, les étangs à quenouilles, barbottes et grenouilles, tout cela, avec le fleuve et les wagons était pour nous les hauts lieux du jeu, le champ illimité de notre expérience de la liberté. Quel quartier aurait pu nous donner autant? Les raffineries et les quais interdits paraissaient des temples, des enceintes où les privilégiés d'un autre univers pouvaient pénétrer. Par sa seule présence, le mythe de la civilisation moderne profondément s'insinuait en nous. Le quartier était un monde

écrasant et immense. Il fallait beaucoup marcher pour découvrir toutes ses facettes. Rues Bellerive, Notre-Dame, Souigny, Hochelaga et Sherbrooke; rues Meese, Contrecoeur, Hector, Gonthier et Georges V. Tout était à la mesure de notre jeunesse. Et le soir, mille torches de raffineries rougeoyaient le ciel. Mais vers le sud, les sirènes des cargos déchiraient l'abîme noir du fleuve. Et le clapotis incessant des vagues. Et le peuple des étoiles. Et la lune...

Lié au fleuve, *Terrasse Vinet* nous familiarisa avec la mort, un certain visage hideux de la mort. Parfois, à la fonte des glaces, remontaient des noyés bruns, noirs et bleus qui échouaient sur notre plage. La mort, alors, n'avait plus ce masque vénérable et paisible des aïeuls qui dorment dans la soie. Plusieurs fois, à cause de notre hors-bord, nous devenions des chercheurs de cadavres ou des sauveteurs qui tendaient un aviron aux imprudents.

*Terrasse Vinet* avait une autre caractéristique: sa colonie d'Italiens. Au nord de la rue Souigny, je me souviens que, durant la guerre, la Gendarmerie royale fit maintes descentes. Pour ou contre Mussolini, pour ou contre Camillien Houde on se cassait la figure. Mais d'une façon générale, les "spaghettis" et les "soupes aux pois" fraternisaient. On s'habituaient, en classe, à l'odeur de l'ail de nos condisciples. Au fond, les étrangers n'étaient pas si différents. A treize ans, j'aimais tendrement une belle brunette. Pour la voir un soir de mai, j'aurais assisté à tous les "mois de Marie". A la Saint-Antoine, les gens du quartier se réunissaient rue Hochelaga. Fanfare et feu d'artifice nous communiquaient l'exubérance des vrais latins. Oui, dans le quartier, on était latin et catholique. Aucun Anglais, aucun Chinois. Toutefois, il y avait deux êtres étranges, presque des étrangers, que mon grand-père traitait d'"athées". Voisins, ils se parlaient peu. L'un était plutôt du genre athée intellectuel et l'autre du genre instinctif qu'un curé avait scandalisé. Très catholique canadien-français, mon grand-père les qualifiait des noms les plus doux du règne animal: cochon, boeuf, etc. Cela le prenait surtout le dimanche matin, au retour de la grand-messe. Et pour se justifier, il affirmait que puisqu'ils ne croyaient pas à l'existence de l'âme, ils se considéraient eux-mêmes comme des animaux. La paroisse déjà affligée par ses deux "athées",



eut le grand malheur d'avoir un Allemand comme unique vicaire. Cela, aucune bonne âme ne put le supporter, le curé le premier. Un prêtre boche! Ça ne pouvait pas être du catholicisme normal, le vrai, celui que nos ancêtres nous avait légué, celui de notre hymne national. En peu de temps, grâce au zèle des dames de Sainte-Anne, la paroisse finit par obtenir sa tête. Cette dure épreuve avait rendu malade notre curé de bonne famille, un homme si bien éduqué. Plus tard, je rencontrai à nouveau le vicaire allemand. Il était devenu ouvrier dans une usine. Même le diocèse l'avait rejeté.

*Terrasse Vinet* était un microcosme. L'industrie et le fleuve se le partageaient. Le jour, c'était la sombre réalité quotidienne de l'ouvrier; le soir, l'évasion, les rêves de voyage que les transatlantiques emportaient avec eux. Mais jamais nous ne primes les grands paquebots blancs, les *Empress* magnifiques. A sept heures du matin, mon père attendait impatiemment le petit tramway blanc. Destination: rue Viau.

Fernand OUELLETTE